

La Vie illustrée, n° 38

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Affaire Dreyfus](#)

Présentation

Date 1899-06-07

Genre Presse (numéro de revue)

Mentions légales Fiche : Centre d'Études sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

Editeur de la fiche Jean-Sébastien Macke, Centre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Description & Analyse

Période de l'affaire Dreyfus 5/7 - Du retour de Dreyfus en France (1er juillet 1899) jusqu'au procès de Rennes (septembre 1899)

Contributeur(s)

- Macke, Jean-Sébastien (édition scientifique)
- Walter, Richard (édition numérique)

Citer cette page

La Vie illustrée n° 38, 1899-06-07

Jean-Sébastien Macke, Centre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Consulté le 13/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

https://eman-archives.org/Zola_Dreyfus/items/show/45

Notice créée par [Jean-Sébastien Macke](#) Notice créée le 11/01/2016 Dernière

modification le 13/01/2023

N° 38. — DEUXIÈME ANNÉE.

Prix : 30 centimes

LA VIE ILLUSTRÉE

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Jeudi, 6 Juillet 1899



M^{me} LUCIE DREYFUS ET M. HADAMARD ARRIVANT À RENNES CHEZ M^{me} VEUVE GODARD.
(Photographie de M. Léon Bonet.)

LE RETOUR DE DREYFUS

BREST — QUIBERON — RENNES

Abonnements :

FRANCE. . Trois mois, 4.50; Six mois, 8 fr.; Un an, 15 fr.
ÉTRANGER. — 6 fr.; — 11 fr.; — 22 fr.

Le Numéro 30 centimes

Adresser toutes les Communications au Directeur

M. F. JUVEN, ÉDITEUR

10, rue Saint-Joseph, 10

PARIS

Téléphone : 103.45. — Adresse Télégraphique : Villustree Paris.

Numéro 38

6 Juillet 1899

LA VIE ILLUSTRÉE



L'ARRIVÉE DU CAPITAINE DREYFUS : DE PORT-HALIGUEN A QUIBERON

(Croquis d'après nature de notre envoyé spécial GEORGES REDON.)



Arrivée de Mme Dreyfus et de M. Hadamard à Rennes.

Mme Lucie Dreyfus.

M. Hadamard.

(Phot. de M. Léon Bouet.)

Le Débarquement de Dreyfus

M. Henry Céard, notre éminent confrère, qui passe ses vacances à Port-Haliguen, a assisté au débarquement de Dreyfus. Il adresse à ce propos la lettre qu'on va lire, à notre rédacteur en chef, M. Henri de Weindel :

Port-Haliguen en Quiberon, 2 juillet 1899.

Mon cher ami,

Vous savez la plaisanterie que je vous faisais en quittant Paris : « Venez donc avec moi, dans la maison Le Quellec, où j'habite, à Port-Haliguen en Quiberon, c'est peut-être dans le port, sous mes fenêtres, que débarquera Dreyfus. »

La plaisanterie est, comme toutes les plaisanteries, devenue une réalité ; et l'autre jour, sur les terrasses dominant le quai et la grande mer, sous une pluie inconnue d'intensité à Paris, nous étions là, quelques camarades de l'endroit et moi, guettant l'horizon et fort intéressés par les manœuvres de l'aviso le *Caudant*, venu à l'improviste dans la baie, quand, le soir tombant avec l'ouragan qui redouble, arrivent de la troupe, artilleurs, fantassins et gendarmes, et une calèche dont les chevaux blancs amènent le directeur de la Sûreté générale, tandis que, sur le quai, le chef de port donne aux pêcheurs qui rentrent l'ordre de laisser libre la petite cale que vos lecteurs verront, au pied de la maison, sur la photographie ci-jointe.

Dreyfus est en vue. D'ailleurs, dans l'ombre noyée d'eau, un grand navire qui est le *Sfax* fait des signes au *Caudant* qui appareille et va le rejoindre, là-bas, très loin, car le croiseur a mouillé à une distance peut-être un peu trop considérable. Régulièrement tout devait être terminé à neuf heures et demie du soir ; le directeur de la Sûreté en jugeait ainsi ; mais le voilà qui s'impatiente, car nulle embarcation n'est en vue, et il pleut de plus en plus fort sur son chapeau de paille.

Bravantes cataractes du ciel, des spectateurs repoussés par les soldats se sont étagés contre les terrasses que vous apercevez tout du long du port. Le pays ici a peu d'habitants. D'autres curieux sont venus de Quiberon, mais on ne peut dire qu'il y ait affluence. La petite foule reçoit héroïquement les ondées pendant deux heures ; elle grelotte sous la bousrasque comme les soldats qui la gardent et à qui les officiers font distribuer du thé chaud pour entretenir la circulation. Au loin, on voit toujours les fanaux du *Sfax* et du *Caudant*, mais, aucune lumière ne se rapproche. Minuit sonne au milieu d'une obscurité presque impénétrable. Le phare de Port-Haliguen lui-même, à l'air de charbonner sous l'averse, et j'éprouve la vérité de l'admirable distique de Ponchon :

C'est une belle chose à voir,
Pour un aveugle quand il fait noir.



Vaine attente : LES JOURNALISTES GUEITANT L'ARRIVÉE DU *SFAX* SUR LA JETÉE, A BREST.
(Dessin d'après nature de notre envoyé spécial, GEORGES REDON).

Quand on vient me dire :

— Monsieur, quelqu'un demande à vous parler.

Je vais à la rencontre et, dans le jardin aux feuilles noyées de pluie, à la seule clarté d'un tison vite soufflé par le vent, je reconnais qui : Redon, le dessinateur de la *Vie illustrée*, trempé comme une éponge tombée dans un baquet, son carton sous le bras et qui, brusquant la politesse, me dit :

— Dreyfus est là. Je m'en suis douté. J'arrive de Brest, là-bas, rien à faire.

— Entrez, vous ne nous êtes pas trompé.

— Mais, est-ce qu'on voit de chez vous ?

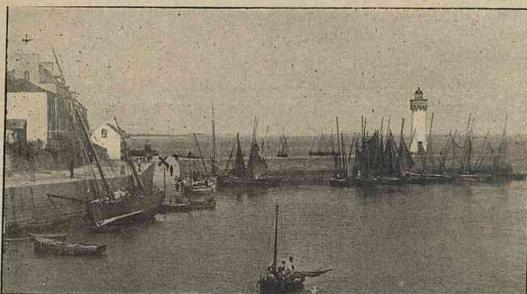
— Si on voit ! Regardez. Et j'ouvre à Redon, la porte de la terrasse. Toute la mer, toute la nuit lui sautent à la figure. Mais il ne perd point son sang-froid.

— Et la cale, la cale ? Où est la cale de débarquement ?

— La voici encore. Et je lui montre une rampe de pierre en pente. Au bout le plus bas, la mer clapote. En haut la voiture qui doit emmener Dreyfus, de ses lanternes éclaire les chevaux blancs, un anneau dans le port, et de vagues silhouettes d'hommes en civils ou en uniforme qui attendent. Quelques uns portent des lanternes. Et la pluie sur eux ruisselle indénimment. Elle trempe jusqu'aux os les curieux qui, un à un, s'en vont. Des mères forcent leurs enfants à partir, et de doux philosophes renoncent sans peine à ce spectacle mouillé dont la toile est si lente à se lever.

L'ombre augmente. La nuit est devenue noire comme un mur noir. Belle place dit Redon, mais quoi, avec ces ténèbres nous n'allons rien voir. Je lui explique que plus les ténèbres seront épaisse, plus les lumières des lanternes auront d'éclat. Le voilà convaincu. Il s'installe et l'attente recommence fastidieuse et irritante. Le feu de chaque bateau qui rentre est pris pour le feu du bateau espéré. Les yeux se fatiguent à fixer des lumières immobiles et qu'on a l'illusion de voir avancer. Une voix monte, très douce : un officier dit à un autre que le retard vient du mauvais état de la mer. Le *Caudant* doit aborder le *Sfax*, y prendre son prisonnier, et l'amener ensuite à terre.

Mais la manœuvre est rendue difficile par la houle, et l'appréciation est juste, car un express passe qui va prévenir la gare de Quiberon que le train



A Port-Haliguen (+ Maison de M. Henry Céard, où se trouvait notre dessinateur Georges Redon, au moment du débarquement du capitaine Dreyfus. — X Cale où a débarqué Dreyfus).

spécial préparé sur ses voies ne partira plus qu'à une heure inconnue. Quatre heures du matin peut-être. Alors sur le quai déserté où ne restent plus qu'une quinzaine d'acharnés que les consignes lassées ne font même plus reculer, ordre est donné aux soldats de mettre sac à terre. Qu'ils forment les faiseaux et se promènent autour pour se réchauffer. Les chefs, pour l'instant, ne leur en demandent pas davantage. Il est évident que tous croient que le lever du jour seul permettra la mise à la mer de Dreyfus.

Mais Redon, défiant des apparences, n'abandonne pas son poste. Tandis que, avec un correspondant du *Pall Mall Gazette* nommé Derschef, nous cherchons dans de vagues chartreuses un peu de réconfort, Redon demeure en face de la nuit. Il fait bien, car soudain la voix d'un douanier en observation crie : — Mais l'embarcation, la voilà !

Vite, vite, les compagnies courrent aux armes, se forment et ont à peine repris leurs postes qu'une baleinière sans feux, sans bruit, et dont la marche d'ombre n'est point sensible ni à l'œil ni à l'oreille, accoste la petite cale, silencieusement. Un groupe d'hommes descend vers elle ; et de la lumière vient avec eux des lanternes qu'ils portent. En outre, dans la baleinière, des falots posés à fond de cale éclairant les personnages de bas en haut, à la façon des rampes de fête, mettent les physionomies en relief.

— Mais, on voit très bien, dit Redon enchanté, et, le crayon à la main, il se met à l'œuvre, dessinant pour les lecteurs de la *Vie Illustrée* une scène dont bien peu, parmi ses collègues, peuvent se flatter sérieusement d'avoir été les réels témoins.

D'abord des formalités. Le commandant de la baleinière demande un reçu du prisonnier. Ce reçu préparé à l'avance porte la date du 30 juin. Or,



La foule massée devant la maison de Mme veuve Godard, à Rennes, après l'arrivée de Mme Dreyfus.
(Phot. Léon Bouït.)

il est une heure trois quarts du matin, la remise à lieu non pas au mois de juin, mais le 1^{er} juillet. Il faut rectifier, on rectifie sous une lanterne. Un officier de gendarmerie, au crayon, signe le récépissé.

Pendant qu'il écrit, difficilement, sur sa main, l'officier debout dit à Dreyfus qu'il peut débarquer. Alors du fond de la baleinière, la figure amaigrie, éclairée davantage par la lanterne, le capitaine Dreyfus se lève, et voici qu'on le voit mieux encore, car pour constater son identité, l'officier de gendarmerie lève un falot jusqu'à la hauteur de son visage qui se détache en clair sur la nuit.

— Un Rembrandt ! dit Redon, dont le crayon, sténographiquement, court sur le papier, où la pluie, qui cesse de temps en temps, fait tomber des gouttes isolées.

— Les bagages, demande une voix.

Derrière elle, Dreyfus s'est mis en marche, maintenant on ne voit plus que son dos, un dos courbé sur lequel un pardessus mouillé luit par instants comme un caoutchouc. Sous un chapeau de voyage à bords souples, lentement, très lentement, d'un pas de vieillard, avec des jambes où il y a du roulis, le débarqué s'avance jusqu'au bout de la rampe où étincellent les lanternes de la voiture qui l'attend. La porte s'ouvre, Dreyfus monte. Un claquement. La portière est fermée. Un cavalier s'avance au pas. Devant, derrière, des deux côtés, sans ordre, et comme un troupeau, les troupes en armes l'accompagnent et le protègent, contre rien d'ailleurs. La route menant à Quiberon est infiniment solitaire entre ses monts de pierres sèches. Personne au fond des talus ravinés par l'eau. Au travers des flaques où passe de temps en temps l'éclair des lanternes, le cortège va ainsi, cahin-caha, jusqu'à la cour du chemin de fer, pleine d'une foule qui manifestera un peu tout à l'heure. Dreyfus passé, les rares cris d'hostilité cessent, et en rentrant dans la maison de Port-Haliguen, nous n'entendons plus que le sifflet de la locomotive emmenant l'accusé vers Rennes. Sur la terrasse, la nuit épaisse ne promet pas d'incidents.

Nous fermions la porte, et, tandis que je vais me coucher, Redon se met



Passage à niveau où s'est arrêté le train amenant Dreyfus de Quiberon à Rennes.
(Phot. Gravelleau.)

au travail, et donne la vie aux mots inanimés de ma lettre.

Vous voyez, mon cher ami, que les soirées ne sont pas sans intérêt à Port-Haliguen-en-Quibéron.

Henry CÉARD.

P.-S. — L'ex-prisonnier de l'île du Diable vient de poser le pied sur le sol français, et il est maintenant en prison, attendant le jugement définitif.

Nos lecteurs viennent de lire la lettre si intéressante de M. Henry Céard et, certes, le récit du débarquement a gagné à être fait par une plume aussi autorisée.

Notre dessinateur spécial, Georges Redon, fort bien renseigné, avait quitté Brest assez à temps, ainsi qu'on a pu voir, pour être témoin, lui aussi, des événements que son crayon a si exactement reproduits. Dreyfus est arrivé à Quibéron dans la nuit du 30 juin au 1^{er} juillet. Quelques heures après, il était écourroué à la prison militaire de Rennes.

Il avait été amené de Quibéron dans un train spécial composé de trois voitures et d'un fourgon.

Le préfet d'Ille-et-Vilaine, M. Duréault, attendait ce train au deuxième passage à niveau de la ligne, distante de Rennes de trois kilomètres environ, le passage dit du Rablais, où stoppa la locomotive.

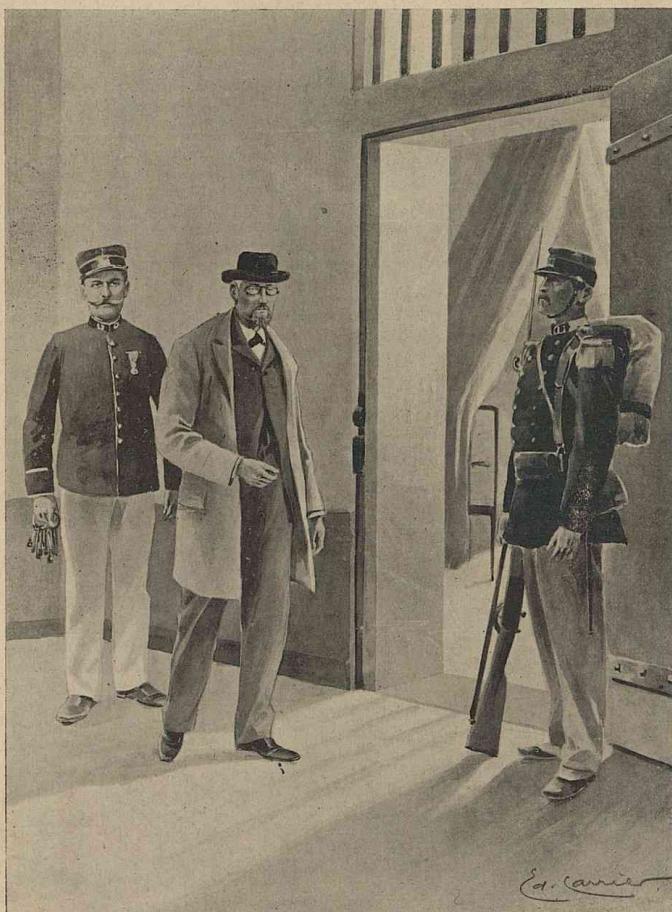
Le prisonnier arriva à Rennes dans un landau attelé de deux chevaux vigoureux et rapides.

Une heure après l'incarcération du capitaine Dreyfus à la prison militaire, M^e Dreyfus recevait du général Lucas l'autorisation de venir voir son mari.



Arrivée du landau amenant Dreyfus à la prison de Rennes.

(Phot Léon Boët.)



Dreyfus et le gardien-chef Petitjean à la porte de la cellule du capitaine.

(Composition de Carrier, d'après des notes et des documents exacts de notre correspondant de Rennes.)



M. Dufour, représentant de la famille Dreyfus à Cayenne.

Enfin, dans ce même numéro nous avons tenu à publier le portrait de M. Dufour qui fut, à la Guyane, pendant toute la détention du capitaine Dreyfus, le correspondant de la famille du condamné.

M. Dufour réside actuellement à Cayenne, et c'est de là que nous est adressée la photographie que nous reproduisons aussitôt reçue, comme nous avons reproduit, en absolue impartialité, celles de tous les personnages qui furent mêlés activement à l'affaire Dreyfus.

J. C.